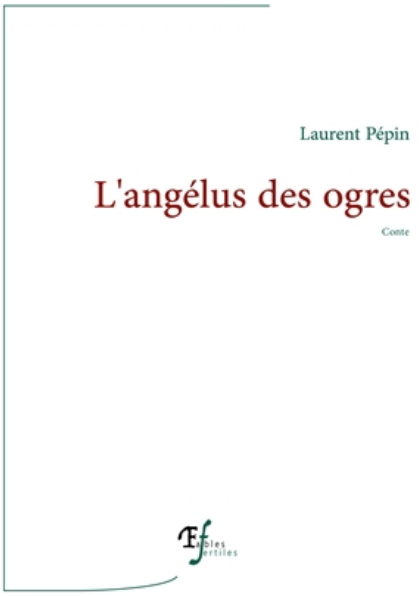


L'angélus des ogres de Laurent Pépin

Laurent Pépin nous revient avec le deuxième opus de sa fresque psychanalytique aux éditions Fables fertiles. Si Monstrueuse féerie a donné des sueurs froides à plus d'un lecteur, L'angélus des ogres paraît encore plus dérangeant que le volume précédent, laissant place à une violence physique et symbolique déchaînée.

La noirceur des songes

Laurent Pépin fait tomber les masques, ou plutôt le masque - celui du narrateur. Petit à petit, ce qui semble être la vérité se délite. Le narrateur que l'on croyait conscient sombre définitivement dans la folie. Le roman n'a plus de structure, à l'image de la psyché de cet anti-héros torturé. Le lecteur se retrouve embarqué dans un trip délirant, mêlant mutilation, sexe et pulsions suicidaires. Là où Monstrueuse féerie mettait en exergue les traumatismes enfouis de ses personnages, L'angélus des ogres révèle la noirceur de leurs troubles psychiques. Lucy incarne l'Autre dans toute son étrangeté. La sexualité devient un lieu d'anéantissement de soi, un cannibalisme toléré. Lucy se fait mangeuse d'hommes et dévoreuse d'âmes. La question de l'anorexie est de même soulevée à travers le

personnage de cette femme squelettique. L'angélus des ogres est un roman extrêmement pessimiste à déconseiller aux âmes fragiles. L'auteur plonge au plus profond de l'agonie, faisant de l'angoisse son principal matériau littéraire.

"Je ramassai une pierre dans l'herbe et la lui jetai. L'image se troubla. Quand mon reflet reparut, il n'y avait plus que moi, mon visage blême et mes vêtements quelconques."

Le Centre est le noyau dur de ce roman, il est l'entité matricielle qui détermine la durée de survie des personnages. Tout les ramène in fine à cet espace clos et indéfinissable. Les Monuments, les patients volubiles du service psychiatrique, tentent de s'évader de cette prison en opérant des tentatives de suicide. Il s'agit donc d'un lieu chargé de peur. D'autres finissent par se persuader qu'il s'agit là d'un paradis artificiel dont ils doivent se contenter pour leur restant de leur vie.

"Le Centre se dressait devant moi, recouvert d'une immense cloche de verre qui englobait les bâtiments et le parc. A l'intérieur de la cloche, il neigeait, comme autrefois dans la ville-capitale du pays à la langue inconnue. Je touchai la paroi du bout de verre, émerveillé."

Une oeuvre sous l'égide de Lacan

L'angélus des ogres est par ailleurs beaucoup moins vraisemblable que Monstrueuse féerie. Et pour cause, le narrateur bascule définitivement dans la folie. L'auteur retrace l'inexorable déclin d'un homme assailli par ses démons intérieurs. Ce qui donne un cocktail Molotov littéraire à base de surréalisme, de fantastique et de psychédélique - on ne sait pas trop. L'angélus des ogres est une expérience sensorielle bouleversante à l'instar d'Enter the Void de Gaspar Noé, où la douceur côtoie la violence. Malgré la dureté des sujets abordés, la plume de Laurent Pépin conserve en effet une certaine légèreté dans le style. Une plume duveteuse qui nous emporte autant qu'elle nous fige. L'angélus des ogres s'éloigne de la psychiatrie pour se rapprocher de la psychanalyse. Là où l'hôpital annihile, l'espace ouvert de l'échange psychanalytique libère. Laurent Pépin opère une lecture fantastique, quasi métaphysique, de la psychanalyse. Pour cela, il s'approprie directement la notion de trait unaire développée par Jacques Lacan. Le trait unaire met en lumière la façon dont le langage est intrinsèquement lié à la constitution du sujet et à ses expériences émotionnelles, même lorsque les signifiants en question semblent dépourvus de sens en dehors de ce contexte particulier. Ce qui peut paraître décousu dans l'oeuvre de Laurent Pépin est donc en réalité infiniment réfléchi. L'auteur use d'allégories : les "abysses" pour l'inconscient, l'"ogresse" pour la femme tentatrice, les "Monstres" pour les

traumatismes du passé. Les relations entre le narrateur et Lucy sont insaisisables - le rapport à la sexualité devient sacrificiel, et l'on est amené à se demander qui dévore qui. Lucy est autant destructrice que créatrice. Elle est à la fois la présence et le souvenir.

"Je savais qu'elle mesurait son souffle à l'empan des bruits du monde, parce que je la voyais faire, jour après jour, et que sa poitrine était trop creuse pour assimiler l'air sans que cela ébrèche ses os poreux. Et si j'avais eu l'idée de tirer la couverture à ce moment-là et de regarder sa peau nue, j'aurais pu voir les feux allumés çà et là, embrasant les terres et les ciels du combat que Lucy menait en dormant. Mais je ne l'ai pas fait. Et je me suis endormi."